

Dytrt, Petr

## Les Hussards

In: Dytrt, Petr. *Antologie textů k francouzské literatuře 2. pol. 20. století*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 111-128

ISBN 978-80-210-6481-2; ISBN 978-80-210-6484-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128536>

Access Date: 19. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## Les Hussards

L'année 1950 marque un tournant de l'après-guerre. La guerre froide menaçant, avec la guerre de Corée, de se métamorphoser en un conflit mondial, la France s'est trouvée, cette année-là, soudée au bloc atlantique et a dit adieu aux espoirs d'entente entre tous les peuples et de paix perpétuelle conçus au lendemain de la Libération. Au tripartisme a succédé un nouvel équilibre, centré à droite, dont le ministère de M. Antoine Pinay, homme de la Monarchie de Juillet et du Juste Milieu égaré en plein XXe siècle, devait être, en 1952, le symbole rassurant. Au même moment, pourtant, la France venait de proposer à l'Europe, avec le Plan Schuman, une ébauche d'intégration économique qui aurait pu faire de notre continent divisé une puissance mondiale à part entière dans les décisions des Grands.

Si l'historien enregistre cette triple victoire de la petite ville sur Paris, du libéralisme sur le dirigisme socialiste et du conservatisme provincial sur les espoirs révolutionnaires de la Libération, le critique littéraire constate qu'un vent nouveau souffle aussi sur les esprits et sur les cœurs. La « génération de 1950 » — celle des « enfants de l'absurde » — entre en lice; elle juge ses aînés avec impertinence et liberté. Nés autour de 1925, de jeunes écrivains dressent dans leurs premiers livres l'acte de naissance de leur génération, confession désenchantée et sans illusion: « Vingt ans et les fumées d'Hiroshima pour nous apprendre que le monde n'était ni sérieux, ni durable... Chargées de cadavres, quelques années ont glissé parmi nos rires, notre dégoût. Fâchés contre ce pays, mécontents de sa fausse gloire, une belle carrière de révolté s'ouvrait devant nous... Hélas! A peine avons-nous fait un pas dans cette voie, nous reculions avec horreur: il y avait une académie de la révolution, un conseil supérieur du désordre et la poussière déjà collait sur une flaque de sang, précieusement conservée comme emblème national. Quitte à désespérer nos vieilles tantes démocrates, il fallait trouver autre chose... Nous ne paraîtrons plus dans le monde, avant des années, comme les enfants de cette France victorieuse de 1918, que ses alliés eux-mêmes redoutaient »<sup>26</sup>. Cette génération a reçu le baptême de l'histoire l'été 1940, elle a connu les épreuves de l'occupation, les espoirs déçus de la Libération, elle a grandi dans un monde « absurde » où rien n'a pu combler sa soif. « Nous sommes les revenants d'une guerre que nous n'avons pas faite, dit l'un d'entre eux. Pour avoir ouvert les yeux sur un monde désenchanté, nous sommes, plus que quiconque, les enfants de l'absurde... Certains jours, le non-sens du monde pèse sur nous comme une tare. Il nous semble que Dieu est mort de vieillesse et que nous n'y sommes pour rien... Nous ne sommes pas aigris: nous partons à zéro. Nous sommes nés

26 Roger NIMIER, *Le Grand d'Espagne*, Paris: La Table Ronde, 1950.

dans les ruines... A notre naissance, l'or s'était déjà changé en pierre. La vie quotidienne a-t-elle déjà paru aussi fragile à d'autres générations. »<sup>27</sup>

Ces jeunes écrivains se distinguaient de leurs devanciers immédiats par divers traits: venus à l'âge d'homme en 1945, ils ne partageaient plus les passions de leurs aînés; le fascisme ou l'antifascisme les laissaient indifférents ou sceptiques; ils méprisaient la « littérature engagée », le document, le témoignage, en honneur dans la littérature de 1945, et cultivaient à nouveau le style; peu ou point philosophes, ils se souciaient moins de convaincre que de séduire. A Camus, à Sartre, à Simone Weil, on les vit opposer des revenants de 1925: Morand, Cocteau, Chardonne, Jouhandeau, André Fraigneau. Les cols roulés, les Gauloises bleues, les cheveux sales cessèrent d'être à la mode. Les écrivains changèrent de chemise, s'interrompirent de signer des manifestes, retournèrent dans les salons. On les vit conduire (mal) de belles voitures: Roger Nimier fut aussi célèbre pour sa Delahaye que l'avait été, trente ans plus tôt, Paul Morand, se faisant offrir une voiture par Bernard Grasset. Grâce à lui, et avant Françoise Sagan, la Jaguar entra dans la littérature. Celle-ci changeait à vue d'œil: les romans dégonflaient, cessaient d'être des « tranches de vie ». On revenait à Benjamin Constant, à Madame de la Fayette, à la ligne de cœur du roman français, au fameux récit classique. Aux à la manière de Kafka, de Faulkner ou de Sartre succédaient de courts récits glacés, d'un humour désinvolte et pince-sans-rire. L'angoisse, le délaissement, la solitude n'étaient plus les seuls thèmes d'un roman; ce demi-dieu d'hier, l'agréé, maintenant faisait rire. En 1945, les écrivains rêvaient d'être Dieu; dix ans plus tard, ils ne demandaient plus qu'à plaire.

Ces écrivains montèrent à l'assaut des tranchées existentialistes, prenant pour têtes de turcs les pontifes du jour, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Merleau-Ponty et même Camus, qui avait le tort d'être un « bon existentialiste ». Ils rappelèrent au service des écrivains oubliés ou mécompris. Nimier célébrait Larbaud et Céline; d'autres réhabilitaient Barrès, hier encore méprisé; tous raillaient l'idylle révolutionnaire de 1945 (Sade et Rimbaud travestis en Pères de l'Église, et, dans la bergerie communiste, la Révolution tenue en laisse par la Justice et la Philosophie) et la nouvelle hagiographie littéraire. « On canonise à tour de bras, et M. Jean Paulhan déniche au moins son saint par jour, tantôt à la Martinique et tantôt à la Réunion... Les saints ont la vie dure; on ne les tire plus par quatre chevaux... on les béatifie de leur vivant. Leur passion est douce: celle de saint François Mauriac s'écoule entre un fauteuil à l'Académie, quatre arpents de vignes et quelques visites expiatoires dans les caves de Saint-Germain-des-Prés; André Breton conduit ses disciples aux conférences de Notre-Dame ».

<sup>27</sup> Paul Van Den BOSCH, *les Enfants de l'Absurde*, Paris: La Table Ronde, 1956.

Roger Nimier s'adressait à un « Grand d'Espagne » bien différent du Bernanos empaillé par les démocrates-chrétiens: il peignait un colonel de cuirassiers, blessé à Waterloo, s'appuyant sur deux cannes, lancé dans des monologues de demi-solde inspiré, tout à fait scandaleux parce qu'il énonçait des « vérités désagréables... M. Bidault n'était pas un grand homme, les Parisiens n'avaient pas épouvanté la Wehrmacht, les partis au pouvoir représentaient trois impostures égales ».

Inquiet de voir d'aussi jeunes gens soutenir des « valeurs peu nouvelles », Albert Béguin relevait dans leur style « toutes les qualités traditionnelles de certaine école critique de droite, un peu de sécheresse maurrassienne, mâtinée de raideur à la façon de Massis et de clarté à la Thierry Maulnier ». La fin de sa philippique trahissait son amertume: « se donnant pour insolents et n'étant peut-être qu'impatients d'écrire » ces jeunes étaient « très évidemment des respectueux (sans allusion, bien entendu, au sens que ce mot a pris depuis une certaine pièce de Sartre) » déclarait le critique de Témoignage Chrétien, « enclin à écouter une jeunesse qui parle en son propre nom plutôt que ces juvéniles vieillards entourés de garanties et les poches pleines de certificats ».

### Roger Nimier (1925–1962)

Né le 31 octobre 1925 et mort le 28 septembre 1962, Nimier est romancier, journaliste et scénariste qui est considéré comme le chef de file du mouvement littéraire dit des « Hussards ». Il écrit dans un style évoquant Giraudoux et Cocteau un premier roman, très autobiographique, *L'Étrangère*, qui sera publié à titre posthume. Il est publié pour la première fois à vingt-trois ans, avec *Les Épées* (1948), un roman plein d'insolence, mêlant la tendresse à la provocation politique dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale.

Deux années plus tard, il fait paraître son roman le plus célèbre, *Le Hussard bleu*, qui renouvelle la veine des *Épées* et réemploie le personnage de François Sanders, puis *Perfide* et *Le Grand d'Espagne*, un essai historico-politique au ton pamphlétaire qu'il conçoit comme un hommage à Georges Bernanos.

Il publie encore *Les Enfants tristes* (1951), puis *Histoire d'un amour* (1953). Suivant le conseil de Jacques Chardonne, qui juge sa production trop rapide (cinq livres en cinq ans), il décide alors de ne pas publier un roman pendant dix ans. Entre-temps, Bernard Frank a fait de lui le chef de file des Hussards en décembre 1952, dans un article célèbre paru dans *Les Temps modernes*, le nom de « Hussards » faisant référence au *Hussard bleu*.

Textes :

*L'Étrangère* (1948, publié 1968)

*A Jean-Paul Sartre.*

Je suis plus bête que coupable. Croyez-vous que je changerai un jour? J'ai bien peur d'être né comme ça.

Je dormais du bout des rêves. Il y avait quelque chose d'intéressant dans l'anti-chambre. Serai-je toujours curieux? Je ne voulais pas céder, je me voyais dans mes draps. C'était la même histoire avec le téléphone, quand j'étais couché. A chaque sonnerie, je me dressais et j'écoutais fébrilement des histoires de pommes de terre ou de fiançailles interrompues. D'autres fois, on parlait de moi, je courais me regarder dans la glace ; je n'étais vraiment pas assez beau, je rougissais.

Pendant que j'hésitais à me lever, j'entendais l'ombre de ce qui se passait. Notre Américain était rentré, il parlait de sa voix lente; on le sentait entouré de bagages. Il en avait plus que je ne pensais, en effet, et de plus redoutables. Maman riait et semblait le rassurer. Ce pensionnaire, volontiers absent pendant que j'étais à l'armée, revenait à chacune de mes permissions. Je comprenais qu'il arrivât pour de bon, maintenant que j'étais démobilisé. Je me serrai contre mon lit. J'aimais bien cette vie civile, dans sa mollesse et sa dureté: sa vraie langueur, sa vraie dureté. Maman me dirait sûrement : « J'aurais parié qu'il serait là trois jours après toi ! » Je dus m'endormir vraiment. Il était au moins neuf heures quand je me réveillai. Maman entra dans ma chambre avec un plateau chargé d'explications: « Figure-toi qu'Harry est marié ! » Je n'adorais pas, mais alors pas du tout, de l'entendre appeler le lieutenant D. par son prénom. J'avais tellement méprisé les Américains, vers douze ans. Si je n'avais pas été aux hussards et nos phynances un peu faibles des bronches, jamais nous n'aurions eu ce pensionnaire. Oh, évidemment: on ne le voyait jamais non plus. Pendant ma permission de détente, il était juste revenu de Tchécoslovaquie : une mission. Je ne me sentais plus très fier de mon voyage de Tarbes à Nice en automitrailleuse. Ce garçon avait rapporté une naïve méfiance contre les méchants Russes: gens qui ne savent pas lire l'heure: autant dire, sans religion. Ça gagne des guerres.

Cet Américain s'était donc marié avec une Tchèque et il ramenait sa femme à sa suite. Il n'avait pas encore l'autorisation de ses chefs, son union s'était passée devant un prêtre seulement. Il avait caché qu'il était huguenot. Ce n'est pas difficile: on confie le secret à l'abbé, il est tenu par le mystère des confessions, le tour est joué, on épouse sa

Tchèque. Je donne le truc pour ce qu'il vaut. Je n'aurai pas à l'essayer: je suis de la religion à Borgia et à Maurras (l'homme-au-couteau-entre-les-dents, vous savez). Enfin, je m'étais promis de délaissier le mariage civil; mes enfants seraient des bâtards; ce serait ravissant d'avoir des bâtards si religieusement. J'oubliais que ces choses-là ne se font pas; et que nos Révérends Pères attendent la permission de l'État pour marier le monde... L'esprit vif et charmant de ma mère s'amusaient de cette aventure romanesque. Elle me donnait d'autres détails; je ne l'écoutais pas beaucoup; je me demandais si ma femme serait rousse ou malheureuse; les deux, peut-être.

Dans le courant de la matinée, je me mis d'accord sur les moyens d'écrire un beau roman. Plein de haine pour mes défauts naturels, je montrerais les choses comme elles se veulent, je n'expliquerais rien. Après le déjeuner, mes yeux se fermaient sur les livres. Quelle honte! La veille, j'étais resté tard chez ma sœur, nous avions joué au Monopoly: je n'avais pas gagné, pour la première fois de ma vie. J'avais bu un café effrayant, à tel point qu'on allongeaient son nom pour le rendre plus terrible: le Nescafé. Il y avait eu de la même façon les *super-dreadnought* (traduisez: les grands terribles), les Tigres royaux, les super-forteresses... c'était une rage de tout augmenter, sauf l'homme qui restait médiocre et les pieds sales, confondu par son imagination (a dit Pascal). Pour bien parler, je parle bien. — J'étais habitué à l'eau poire des cuisines militaires et à dormir pour rétrécir la vie. L'habitude me tenait de ses doigts cotonneux. Mes belles résolutions d'énergie, où alliez-vous?

Je dormâillai quelque temps. J'avais des fantômes de rêves. Mais ils n'étaient pas beaucoup plus solides que mon sommeil. Il y avait toujours quelque chose qui clochait: un bras écrase, un couloir sans fin qui avait une fin... La scène du matin recommença. Cette fois-ci, la partenaire de maman était la femme de l'Amerloque: je vois d'ici les yeux du lecteur: né malin, où la femme paraît, il devine l'hamour. Hélas ! Nous ne faisons rien d'autre que lire notre vie. — Elle admirait des sacs à mains, elle disait: « *Very nice, very nice!* » d'une voix fraîche. Il n'y avait rien de moins frais que moi ; je me faisais l'effet d'un vieux poisson pourri, le ventre ballonné, la tête farcie de grumeaux de rêves. L'étrangère était dans la pièce voisine. Cela me décida à me lever. Dieu, quel globule terne! J'avais enlevé ma veste, ma cravate. Je passai autour du cou un foulard blanc, à la façon des vrais gauchos. Il avait servi aux sorties mondaines de ce petit garçon que j'étais toujours; puis à ses angines. Je le portais justement avant de m'engager, quand je ne pouvais plus parler et que je me disais: « Ça va me gêner pour commander la charge: « Scrongneugneu ! Messieurs, faut m'enlever cette position à la fourchette! » . » J'avais retrouvé ma voix : ça ne m'avait pas empêché d'obéir et de comprendre les choses.

« Va lui parler, me dis-je. Elle sera gentille, elle te distraira. » Puis j'étais bien laid. Elle était maintenant dans la chambre de maman. « Pourquoi n'y vas-tu pas? Il a peur, il

sera toujours timide. Ça te sortirait de tes livres. A quoi est-ce que je ressemble avec cette chemise? Ne sois pas si sauvage. » J'étais au bout du couloir. Mon goût des belles raisons me fit revenir en arrière. Je pris une traduction anglaise du *Grand Meaulnes* que je n'avais jamais travaillée: après tout, la version française d'Alain-Fournier est délicieuse... Je lui apportai *Big Meaulnes*. Elle me fit comprendre qu'elle parlait mal l'anglais. J'en fus déçu pour mon prétexte ; ravi pour mon cœur. Ce qui m'avait aussi arrêté, c'était la nécessité de parler en anglais. J'en savais des trognons. J'avais eu d'excellents professeurs en sixième et en cinquième. Depuis, j'avais oublié, bien sûr: surtout chez ce grand flemmard de Magnane, endormi dans ses allures de dieu grec. Je lançais des pointes aigres quand on me parlait de telle personne, « si intelligente qu'elle connaissait cinq langues étrangères ». Avec mes vieilles places de second, je me sentais cancre et sournois. Je souriais des méthodes fameuses: Apprenez le chinois ou le turc en un mois! Sourires constipés, parce qu'ils revenaient trop souvent. Et je manquais d'indifférence. Sans ça, j'avais raison.

Elle me rendit le petit livre carré, elle était adossée à la commode. Ses cheveux étaient inondés de bigoudis comme une salade l'est parfois de limaces ; elle avait une robe de chambre qui la montrait toute fine. Je laissai entendre que j'avais le même roman merveilleux en allemand. Cette fois-ci, d'abord elle me comprit — quel premier lien — puis elle me remercia vivement. Je courus dans notre salon transformé en grenier. J'ouvris la bibliothèque de mon beau-frère. (Il déteste *Le Grand Meaulnes* ; c'est un insensible.) Je pris *Der grosse Kamerad*, je le ramenai à la jeune femme. Ça a toujours été une manie chez moi d'apporter des choses aux gens quand ils s'occupent de paroles ou de petits fours. Puis-je m'étonner ensuite si l'on me donne l'attention qu'on accorde à un jeune chien? Le jour du mariage de ma sœur, je faisais circuler des photos de suppliciées chinoises: les seins tranchés, les bras mutilés, assises sur un pal rouillé, peut-être — et le visage heureux, heureux... Tout ça, pour me faire remarquer. Je m'excuse de continuer, mais il faut que je me fasse connaître. Ça expliquera mon malheur d'à présent. Oh! ça n'y changera rien; mais ça l'habillera.

L'étrangère était assise sur le divan, devant des fruits cuits et des gâteaux secs. Manman me dit encore d'aller lui chercher un journal de mode. J'y courus. J'avais acheté autrefois un album très plaisant sur l'élégance parisienne ; histoire de montrer ma largeur de vues : ce garçon est un cerveau, il comprend la couture comme la philosophie. Cet album vert allait servir à quelque chose de plus sérieux. Je m'assis à côté d'elle, je regardai les images et ses jambes. Son peignoir — maintenant encore je ne parviens pas à en trouver le vrai dessin, les teintes étaient : le blanc, le carmin, le vert, avec une allure sombre-multicolore — son peignoir était boutonné depuis le haut du col jusqu'au bas des hanches; c'était un peu une robe d'intérieur, si vous voulez. Tandis qu'elle s'extasiait

sur les photographies: « *Very nice! Very nice!* », elle laissait toujours découverte au moins l'une de ses jambes. Cette nonchalance me plaisait bien et me surprenait. J'admirais les longs fuseaux voyais aussi le bas de sa combinaison, très courte, faite dans une sorte de tobralco aux tons vifs, le bleu, le rouge, le bleu surtout. Il y avait dans tout cela une allure libre et cosmopolite, réjouissante pour mon gros cœur baveux de Français. J'entreprenais parfois une phrase, elle me regardait d'un air interrogateur. Je ne savais comment finir. Alors je faisais comme tout le monde: je prenais un air sérieux et je lui montrais un modèle de chapeau, qui était *very nice*, naturellement.

Elle ne me parut pas très jolie, avec ses bigoudis, son visage mince ; et je m'étonnais qu'un Américain n'eût pas ramené une créature voluptueuse des cils comme des herbes et des enfilades de bas qui vous font palpiter la bistrouflette. J'étais même gêné — pourquoi mon Dieu? — qu'elle ne fût pas franchement belle. En revanche, j'admirais sa vivacité, ses mines, sa voix. Maman me demandait son âge, j'avais le réflexe idiot de déclarer: on ne demande pas ça à une femme. Une femme ! C'était une gosse. Quand je pense à elle, encore maintenant, je pense surtout que c'était une gosse. Elle avait vingt-deux ans. Elle me disait: « *Tell your Mama...* » Racontez à votre maman qu'à Prague, la moitié des femmes sont rasées... que les Russes sont des terribles, des affreux... qu'on ne trouve rien dans les boutiques... que leur servante était maintenant une grande dame. Ils avaient treize Russes dans leur maison, la nuit, il fallait mieux se coucher dans le jardin. Surtout les femmes, jeunes ou vieilles. Je fis un sourire restreint de garçon qui connaît la vie et pour qui le viol des centaines, n'a pas de secrets. Un général était venu, également ; on avait servi un splendide dîner: et il mangeait avec ses doigts. *Tell your Mama*. J'admirais l'audace de ce général qui osait commander sans fourchette. Je pensais à nos officiers des hussards qui déjeunaient, leur stick sur leurs genoux. Ça vous a une autre branche !

Elle fit une mine charmante pour mieux me montrer que les Russes ne se lavaient jamais: pas d'hygiène, pas de morale, les sombres sauvages !

Puis, ce fut la couture. Elle n'avait rien à se mettre ! Tout était si charmant à Paris (elle n'en avait encore vu que les modèles des grandes maisons, puisqu'elle était arrivée vers sept heures du matin). A Prague, les Allemandes qui se promenaient avec nos robes et nos souliers excitaient l'envie des femmes — le désir des hommes, ajoutais-je. Tant il est doux de coucher avec les robes de Marcelle Dormoy ou de Magy Rouff !

Elle fila au salon, je la suivis, elle essaya, des souliers bordeaux préparés pour ma sœur. *I can ?* Elle pouvait. Puis elle admira une grande photographie de ma sœur mariée, une petite de son frère hussard. Ces deux photos étaient bien *nice* en effet. La première, parce que ma sœur est très belle, quoique je la désire rarement. La seconde, grâce



à mon calot flamboyant, mon blouson de cuir martial. *When I was a soldier...* Mon Dieu ! Et j'en parlais au passé, d'un ton détaché.

Elle ouvrit la porte de sa chambre. « *No nice!* » s'écria-t-elle. Je vis un désordre émouvant de robes, de caisses et de valises. Elle me fit signe d'entrer. Elle prit son passeport sur la cheminée, le serra sur son cœur avec une mine ravie. Je comprenais si bien la joie de ces libérations. Naturellement, pour sa femme de chambre, la liberté avait le visage plissé, les grosses moustaches, l'air de dire: « Oui, je m'appelle Joseph », du Père des Peuples. Pour sa maîtresse : le chocolat américain, les chapeaux parisiens. Elle sortit d'une malle des souliers qu'elle déclara *no nice* et qui venaient de son pays. Notre entretien s'arrêta là. Elle s'appelait Maléna ou quelque chose comme ça.

*L'Étrangère*, Paris : Gallimard, 1968 pp. 15–24.

### Antoine Blondin (1922–1991)

Romancier et journaliste, il est connu également sous le pseudonyme Tenorio et reste associé au mouvement des Hussards. Sous l'Occupation, il est envoyé en Allemagne dans le cadre du STO, qui lui inspire *L'Europe buissonnière* (1949). Avec ce premier roman, il capte l'attention d'auteurs comme Marcel Aymé et Roger Nimier qui lui accordent aussitôt leur amitié. Le livre obtient le Prix des Deux Magots. D'autres romans suivent (*Les Enfants du bon Dieu*, *L'Humeur vagabonde*), qui confirment son talent de plume et la singularité d'un style se situant entre Stendhal et Jules Renard.

Journaliste engagé, il collabore à de nombreux journaux et notamment à la presse de droite et même d'extrême-droite: *Aspects de la France*, *La Nation française* et *Rivarol*. Il est aussi lié au groupe des Hussards: « À côté d'autres manifestations, nous étions quatre à créer une sorte de club Roger Nimier, Jacques Laurent, Michel Déon et moi »<sup>28</sup>. Il participe à l'aventure de *La Table ronde*.

Journaliste sportif également, il est l'auteur de nombreux articles parus notamment dans *L'Équipe*. Il suivra pour ce journal vingt-sept éditions du Tour de France et sept Jeux olympiques, et obtiendra le Prix Henri Desgrange de l'Académie des sports en 1972. Ses chroniques sur le tour de France ont contribué à forger la légende de l'épreuve phare du sport cycliste.

<sup>28</sup> Antoine BLONDIN, *O.K. Voltaire*, Paris, Quai Voltaire, 1987, p. 16.

Buvant souvent plus que de raison, il a évoqué avec des accents céliniens la passion de l'alcool dans *Un singe en hiver* (1959), qu'Henri Verneuil a adapté pour le cinéma sous le même titre. Il a marqué le quartier de Saint-Germain-des-Prés de ses frasques, jouant à la « corrida » avec les voitures, multipliant les visites dans les bars et collectionnant les arrestations dans un état d'ébriété avancée (cf. son roman autobiographique *Monsieur Jadis* ou *L'École du soir*).

### Textes:

#### QUAT' SAISONS (1975) — L'hiver

##### La Plume du paon

Ce son-la, qui était celui de Noël, un jeune homme de bonne coupe, affligé d'un strabisme divergent, débauchait une cousine de province à travers les quartiers maudits de la capitale. Bien que son compagnon apportât à l'entreprise la maussaderie supérieure qu'il vouait à toute chose en dehors de l'économie politique, la jeune fille, éperdue de vin glacé et de girandoles, sentait le rose des grandes émotions spirituelles assiéger ses pommettes.

A la veille de rentrer dans son village où les indigènes mettaient leurs galoches devant la cheminée durant toute l'année, cette escapade à Saint-Germain-des-Prés lui semblait poser un grain de sel fatal sur la queue de son séjour pour en retenir l'envol, en apprivoiser l'oiseau bleu. Dans le boyau tendu de guirlandes où ils achevaient de souper, des voix obscures lui soufflaient que le meilleur vient à la fin.

Le jeune homme était inspecteur des Finances. Comme tel, il inspectait précisément l'addition qu'une souillon d'opérette venait de griffonner sur un coin de la nappe en papier. Dans le même temps, il aspirait dans son for intérieur à retrouver l'un de ces bivouacs de hauts fonctionnaires qui s'établissent, passé minuit, dans les brasseries où les ministres vont boire, et ne s'apercevait pas que la cousine palpait contre son flanc à force de gloutonnerie intellectuelle et autre. Soudain, ce brillant économiste releva la tête, mais la question qu'il envisageait de poser à la serveuse lui resta entre les amygdales d'où il la ravala. Depuis le début de la soirée, il s'était appliqué, non sans suffisance, à épinglez des noms célèbres sur le tout-venant qui circulait d'une table à l'autre et n'avait pas craint d'abuser la crédulité de sa voisine en confondant allègrement les philosophes et les clarinettes. Cette fois, l'équivoque n'était plus possible: c'était bien le fameux Merguez qui venait de se frayer un chemin jusqu'au comptoir, superbe comme toujours et plus vétilleux qu'une cornemuse.

— Tiens donc, petite Madeleine, chuchota le jeune homme à l'adresse de sa cousine, tu pourras dire à tes gentilles amies que tu as réveillé en face de Merguez. Tu as entendu parler, je suppose?

Au seul nom de Merguez, Madeleine se cabra sur la banquette, ses narines se dilatèrent, l'une pour le soufre, l'autre pour l'encens. La vogue attachée à l'œuvre vrombissante de ce romancier néo-penseur avait vigoureusement agité les bibliothèques tournantes de la Haute-Vienne. Les pensionnaires des Dames de la Palourde se disputaient, au sortir des cours, les quelques exemplaires qui en étaient tombés entre leurs mains. Après Francis Jammes, dans un genre combien différent, Merguez était leur écrivain de prédilection. Même, il présentait sur le poète béarnais l'avantage incontestable d'être vivant, ce qui ne manquait pas de stimuler un sang vigoureux dont la rêverie à fleur de peau puisait des ressources en profondeur dans la potée et le clafoutis.

— Merguez! s'exclama Madeleine, lequel est-ce? Montre-le-moi! L'autre marqua un recul discret:

— Modère-toi, voyons! Il est assis sur un tabouret, contre le bar. Car il disait: le bar, pour faire mieux, et non pas: le zinc, comme nous tous. La jeune fille se dévissa pour capter la direction où s'aventurait le regard naturellement ambigu de son cousin, et c'est ainsi qu'elle arrêta les yeux sur moi.

— Je ne l'imaginai pas tout à fait comme ça, dit-elle avec avidité. Il a l'air tout désemparé... et si accessible.

Je mangeais un œuf dur et le trouvais amer. Ces jours de fête ne flattent pas la solitude. Ce sont les arches d'un pont qui enjambe le vide. Je répugnais pourtant à rentrer me coucher. Tant qu'on n'a pas tiré la porte sur soi, le monde demeure chargé de petites promesses. Pour un célibataire, le nom qu'il lance à sa concierge après dix heures, c'est le mot de la fin. On n'est jamais très pressé. Parfois, il arrive qu'on noue des amitiés au coude à coude; d'autres soirs, on se bagarre comme des matous. Quand cette jeune fille commença à me dévisager, Merguez, l'écrivain, venait de prendre place contre mon épaule. Je ne le connaissais que pour l'avoir vu en vitrine sur le boulevard mais je savais qu'il n'était pas l'homme à trinquer de l'œuf dur avec moi. A l'époque, il pouvait encore passer pour grotesque, malgré la carrure naissante que lui dessinait son talent. L'ambition a tôt fait de vous donner des épaules larges et du jabot. Merguez bâfrait comme il écrivait, je fus heureux de le constater, car ses deux premiers livres, malgré le tintamarre dont ils avaient fait l'objet, m'étaient tombés des mains. Il est vrai que mon jugement en la matière n'était guère autorisé car, de mon côté, je m'essayais aussi à la littérature dans le secret le plus épais.

Les jeunes filles non plus n'étaient pas mon fort. Je me sentais trop vulnérable moi-même pour m'accommoder d'être qui avaient encore quelque chose à perdre. Celle qui,

maintenant, me buvait des yeux sans retenue et répondait à ma mine intriguée par des esquisses de sourires m'embarrassait d'autant plus que l'individu élégant qui l'accompagnait ne cessait de me considérer assez sournoisement et, pour tout dire, en biais. Le sans-gêne de ce couple, que j'épiais, moi aussi, à la dérobée, finit par me bouleverser, malgré le charme que j'éprouvais à recevoir cette nuit-là un signe de vie. J'avais l'impression qu'ils m'avaient élu pour leur dupe et qu'ils allaient me coller dans le dos l'étiquette d'un poisson d'avril. Je respirais mal au moment où ils se levèrent pour enfiler leurs manteaux. La fille me parut aimablement colorée lorsqu'elle passa à me frôler et franchit le seuil sans broncher. Mais, dès qu'elle se fut un peu retranchée dans la nuit, je vis à travers la vitre du bistrot qu'elle tournait vers moi ce visage qu'ont certains êtres quand deux trains se croisent et que l'envie déchirante vous prend de tirer le signal d'alarme.

L'inspecteur des Finances était plutôt ennuyé. Il ne savait pas comment annoncer à Madeleine qu'il ne la raccompagnerait pas jusqu'à sa pension de famille. On l'attendait, paraît-il, à Auteuil, chez le Premier Président. Il n'avait déjà que trop tardé. Il y allait de sa carrière. Ce sont des considérations qu'une provinciale peut admettre. Comprenant qu'il avait une maîtresse, la jeune fille s'inclina facilement.

— Je te jette à une station de taxis? demanda-t-il en manière d'aumône.

— Inutile, répondit-elle, je préfère marcher un peu.

Déjà le projet insensé agitait un furieux grelot dans sa tête. Ses pas la conduisaient vers le carrefour où une librairie scintillait avec l'éclat tranquille des pharmacies de service. Une tolérance de Noël voulait qu'elle fût encore ouverte. Un ouvrage de Merguez pointait à la devanture. (Il venait, sans doute, de l'y faire mettre.) Madeleine entra et l'acheta. Puis elle remonta le boulevard, pénétra dans un café dont la renommée littéraire s'était propagée jusqu'à Saint-Aureil et demanda un jeton de téléphone.

Arthur, le serveur, était en train de m'entretenir de l'indemnité-varices pour laquelle il militait depuis trente ans et je lui objectais quelques arguments de contentieux qui étaient de ma partie quand le téléphone retentit dans notre bistrot: « On demande M. Merguez à l'appareil! »

En d'autres temps, cet appel eût provoqué un remous dans l'assistance. Mais l'intelligentsia réveillonnait à domicile et l'écrivain se dirigea vers la cabine dans une indifférence totale. Peut-être même toute la surprise était-elle pour lui, car il affichait un air perplexe en s'enfermant à double tour.

Lorsqu'il ressortit, un instant plus tard, un sourire visqueux flottait sous l'auvent de sa petite moustache

— Payez-vous, Arthur, dit-il en allongeant de la monnaie, ne fichez pas le camp, payez-vous tout de suite.

— Rien de grave au moins, monsieur Merguez? demanda le serveur par simple routine.

— Du meilleur, au contraire! Une femme m'attend en face, une admiratrice... Et le plus beau, c'est que nous ne nous connaissons pas, lança Merguez, comme il ouvrait la porte.

— C'est sans doute pour cela, murmura Arthur, comme il la refermait.

Merguez traversa la chaussée dans la peau d'un jeune maître à penser et c'est effectivement de main de maître qu'il poussa la délicate porte à tambour du café littéraire. Cette voix de femme qui venait de lui confier son désir de le rencontrer, il ne craignait pas de lui donner figure humaine. Elle avait ajouté: « Pour que vous me connaissiez, je poserai en évidence votre dernier livre sur ma table. » Merguez entama donc résolument son tour de salle, un inventaire bien serré, à la fois désinvolte et terriblement attentif Rien ne saute plus spontanément aux yeux d'un auteur qu'une couverture où s'étale son nom. Il ne tarda pas à repérer l'opulente dame blonde ni à surmonter le léger dépit qu'il en ressentit: une nuit de Noël, toute égarée semblait appréciable à cet ours peu léché.

Mme Chargeur n'avait pas pour habitude de fréquenter des établissements aussi intellectuels mais elle en avait entendu dire le plus grand bien. Puisque voilà plusieurs fois qu'elle passait devant en revenant de chez sa masseuse, elle s'était décidée à boire sa verveine du 24 décembre devant l'un de ces guéridons prestigieux plutôt que dans la solitude d'un studio dont son protecteur, capitaine au long cours de la représentation commerciale et marié devant chaque comptoir, désertait de plus en plus le chemin.

Elle regardait autour d'elle, prenant bien soin de ne pas dévisager l'assistance trop ouvertement et, pour se donner de l'aplomb, feuilletait par intermittence le gros bouquin qu'elle avait emporté pour lire dans le métro. Son libraire le lui avait mis de force entre les doigts, un jour Qu'elle était venue se fournir en mercerie, tandis que les commis renchérisaient en chœur: «Avez-vous lu Merguez?» Non, Mme Chargeur n'avait pas lu Merguez et il était peu vraisemblable qu'elle le lût jamais car elle désertait sa lecture toutes les dix lignes tellement elle trouvait ça idiot.

Au moment où le jeune homme bouffi, qui rôdait dans les parages depuis quelques instants, vint se planter devant elle, elle fit d'abord semblant de ne pas le voir, mais elle ne put s'empêcher de penser que Saint-Germain-des-Prés n'usurpait pas sa réputation:

«Allons bon, ma fille, se dit-elle, c'est l'aventure qui commence. » Pourtant, elle se trouva flattée, quand l'autre se fut installé à son côté, en déclarant avec une modestie parfaitement imitée:

— Je suis Merguez... Bonjour Verveine!

Et délicieusement violée dans ses habitudes, quand il eut appelé le garçon pour lui commander deux doubles whiskies en renfort.

Un peu plus tard, par désœuvrement, je franchis le boulevard à mon tour et m'engageai dans le tambour insidieux du café littéraire, sans préméditation. Noël peut servir de jolis points de départ à une méditation sur le noctambulisme. Un rapide coup d'oeil dans la salle m'assura que je ne retrouverais pas à qui parler. J'allais m'en retourner, lorsqu'une voix exquise me héla, d'un accent savoureux encore près de la crèche. Je reconnus la jeune fille du restaurant. Elle était seule, dans une encoignure de porcelaine, agitant un livre d'une main timide et complice. Décidément, cette gracieuse personne procédait avec une détermination redoutable. Je m'approchai, assuré par mon dénue-ment même de ne pas tomber dans des pièges éventuels.

— J'ai cru que vous ne viendriez pas, dit-elle.

— Aurait-ce été une si grande perte?

Elle eut une moue de désapprobation.

— Pas de fausse modestie, je vous en prie. Pour moi, vous êtes ce que j'appelle une valeur sûre.

C'était bien la première fois qu'on me disait cela et je ne savais pas où elle voulait en venir, mais un Père Noël me ramonait avantageusement le cœur. Par contenance, je pris le livre qu'elle avait reposé sur sa table et me fis sarcastique:

— Ah! vous lisez cette imbécillité-là. Vous n'êtes pas difficile! Elle se détourna comme si je l'eusse blessée. J'insistai sans savoir pourquoi:

— C'est une justice à vous rendre: vous ne l'avez pas encore coupé, vous pourrez le revendre plus facilement.

— Pourquoi vous faites-vous du mal inutilement, répliqua-t-elle. Vous êtes vraiment tel qu'on vous imagine, écorché par votre excès de lucidité. Sous vos dehors goguenards, vous devez souffrir.

J'esquissai un sourire presque douloureux: c'était vrai, je souffrais d'une certaine gloutonnerie réticente en présence du monde extérieur et de beaucoup d'indécision. Je portais aussi un grand regret de ne pas réussir à m'exprimer. C'est peut-être pourquoi j'aimais venir flâner les artistes dans ces réserves consenties où ils sont parqués.

C'est alors que je découvris Merguez à l'abri d'un pilier, conversant avec une dame majestueuse. Il ne prêtait qu'une attention marginale à l'environnement mais, comme je pivotais pour mieux l'observer, il darda un œil oblique et, par extraordinaire, m'adressa un profond salut.

— Merveilleux! s'exclama ma voisine, tout le monde vous connaît. Merveilleux, en effet, si ce n'est qu'elle ajouta:

— Vous ne buvez donc pas, j'aurais cru...

Je vis non sans terreur qu'elle était absorbée dans du whisky. Je ne possédais pas assez de crédit pour la suivre dans cette voie. Sans la consulter, je commandai deux doubles verveines. Il fut sensible que l'étrange ferveur de cette jeune fille s'en trouvait augmentée.

Depuis peu, Merguez n'accordait plus qu'une demi-oreille au babil enthousiaste de Mme Chargeur, complètement dégelée par son initiation aux boissons fermentées. « Pourquoi ai-je salué ce type-là? se demandait-il. Certes je l'ai déjà vu quelque part; je ne sais pas où. En tout cas, j'ai bien fait: dans ma situation, on ne salue jamais assez. La sauvagerie ne paye pas, il serait temps de s'en apercevoir... Et celui-ci a une tête de critique, jeune et rose qui plus est! Les plus féroces... Et il boit de la verveine! Nom de nom, je devrais peut-être aller le trouver à sa table... »

— Excusez-moi, chère amie, je reviens tout de suite.

Mme Chargeur, dont les usages s'assouplissaient à mesure que s'éveillaient ses appétits, ajouta: « Encore. » Tout à l'heure, mettant à profit une première absence de Merguez, elle avait parcouru rapidement la notice du livre qu'elle serrait contre son giron. Et maintenant, avec le zèle débordant des affranchies de fraîche date, elle souhaitait d'en savoir davantage et parlait de Mathias, le héros de Merguez, comme si elle l'avait fait sauter sur ses genoux.

— Coupez d'abord les pages, on verra après, intima cavalièrement l'écrivain.

— Puisque je vous dis que je l'ai déjà lu, affirma Mme Chargeur à qui les mœurs littéraires venaient en buvant. J'ai prêté mon exemplaire à une amie mais j'ai racheté celui-ci pour le garder intact et mettre de la peau autour.

Emu par ce gage de dévotion, Merguez posa une main sur le poignet de Mme Chargeur qui ne se déroba pas.

— Juste une minute, décida-t-il.

Il n'était que d'apprécier sa démarche un peu louvoyante pour être assuré que Merguez venait à nous. La crainte me saisit qu'il eût deviné les propos désobligeants que j'avais tenus sur son livre.

— Mon Dieu, dis-je à la jeune fille, le voila.

— Qui ça? fit-elle.

— Un raseur.

Je n'allais pas lui révéler qu'il s'agissait de Merguez. Si elle lisait cet auteur à une heure pareille, c'est qu'elle l'estimait et ne manquerait pas de le lui dire. Si elle le lui disait, l'autre en tirerait de la vanité et s'accrocherait d'une façon insupportable. Mieux valait prévenir cette agression. Je me levai et fis un bout de chemin à la rencontre de

Merguez qui s'approchait, un sourire vague sur les lèvres. Je répondis par un sourire également indécis. Il tendit sa main, j'avançai la mienne. Somme toute, nous nous serâmes la main.

— Comment va? dit-il, je suis heureux de vous voir... Il y eut un silence perceptible, puis il me demanda:

— Vous travaillez pour vous? Vous avez quelque chose en train? Je ne comprenais guère le sens de sa question. A tout hasard je la lui retournai:

— C'est plutôt à vous qu'il faut demander cela.

Sans le savoir, je venais de provoquer un cataclysme. Merguez, débordé, entreprit de m'exposer ses œuvres passées, présentes et futures, l'une l'autre s'interpénétrant pour composer des triptyques ou des fresques. M'ayant agrippé par le bras, tantôt il feignait de me raccompagner jusqu'à ma table, tantôt me rejetait dans l'allée où des gentlemen à plateaux nous bousculaient sans aménité. Par intervalles, je balbutiais que je ne voulais pas le retenir. Il haussait les épaules avec condescendance. A la fin, il me proposa de prendre un verre avec lui, s'avisa de ce que je n'étais pas seul, feignit la confusion et me précipita sur le rivage en lançant à la cantonade:

— Charmé de vous avoir entendu de vive voix. Je vous suivrai désormais encore plus attentivement

Je nous croyais débarrassés, il retourna sur ses pas:

— Au fait, on vous verra chez Gallimard, jeudi?

Je répondis qu'il y avait peu de chances. Il m'assura que c'était dommage et se mit à hésiter d'un pied sur l'autre, impuissant à s'arracher de nous. C'est que, même à l'envers sur la banquette, il venait de reconnaître son livre. Il allait ouvrir la bouche, nous scrutait d'un regard encourageant, mais, soudain, sans que rien l'eût laissé prévoir, il rejoignit sa compagne qui s'occupait là-bas à renouveler les consommations.

— Pourquoi n'allez-vous pas chez Gallimard, jeudi? me demanda la jeune fille sur un ton de reproche.

— Vous y allez, vous? Elle répondit avidement:

— Vous voulez rire... moi, pauvre petite provinciale! Le mot bondit dans ma poitrine.

— Vous arrivez de province?

— Du Limousin, dit-elle, et je repars demain.

Je n'eus pas de peine à lui affirmer que j'aurais aimé la revoir. Elle me considéra avec gratitude:

— C'est une grande soirée dans ma vie. Si vous vouliez me faire plaisir, vous mettriez un mot là-dessus, en souvenir.



Elle me tendit le roman de Merguez. Je le retournai dans tous les sens, sans empressement, trouvant drôle cette manière de signer « Merguez » tout court.

- Qu'est-ce que vous voulez que je vous écrive?
- Je m'appelle Madeleine, dit-elle, c'est un peu vieillot.
- Je m'appelle bien Abel.

Elle prit un air ravi et répéta: « Abel. » Puis elle ajouta:

- On n'y pense guère, mais personne ne connaît votre prénom.
- Dites plutôt que personne ne le porte.
- C'est un prénom très doux, dit-elle, et que j'adore...

Elle me prêta sa plume pour lui écrire ce mot. Au fond, le livre de Merguez était le pavillon qu'elle avait arboré pour me conduire à elle. Sauf à lui obtenir une dédicace de l'auteur, ce que je ne voulais à aucun prix, il me revenait de droit de formuler pour Madeleine cet hommage parisien. Je me suis mis à la tâche. A quelques mètres de là. Merguez justement suçait lui aussi son stylo au-dessus de l'exemplaire que lui présentait son admiratrice. Nous échangeâmes de loin un second sourire.

- Je l'ai vraiment échappé belle, répéta Merguez, un peu plus, je ne le saluais pas.

Mme Chargeur commençait à s'impatienter:

- A la fin, qui est ce monsieur?
- Je l'ignore mais je ne connais que lui. C'est sûrement quelqu'un.
- Écrivez toujours, fit Mme Chargeur. Un petit truc qu'un homme jaloux puisse lire, le cas échéant.

Cette prière annonçant déjà le sacrifice que cette femme ne tarderait pas, un jour ou l'autre, à lui consentir, Merguez s'en trouva exalté. Sous couleur de regarder par-dessus son épaule, Mme Chargeur laissait une mèche blonde frôler la joue appliquée de l'auteur.

Pour ma part, j'avais peur d'être allé un peu loin dans ma dédicace. J'avais tort. Madeleine se montra enchantée.

- Vous avez mis Abel, simplement Abel, dit-elle... Madeleine et Abel! Mes compagnes vont être jalouses quand je vais revenir avec ça.

Je m'amusai à cette évocation d'une connivence entre étudiantes ou collègues de bureau.

- Vous travaillez? demandai-je.
- Pas assez. Je sais bien que je devrais. Mlle Théron me pousse beaucoup.

Mlle Théron était professeur de philosophie chez les Dames de la Palourde. J'appris ainsi qu'elle encourageait Madeleine à composer des vers. Manifestement, celle-ci s'attendait à ce que je la prie de s'étendre sur ce sujet. J'avoue que l'idée ne m'en effleura pas.

Surmontant sa déception, Madeleine me demanda à son tour « si j'avais quelque chose en train ». C'était décidément le jour.

— Il vaut mieux ne pas parler de moi, lui dis-je, je n'ai même pas mon bachot.

— Comme tous les vrais grands hommes, fit-elle. Et je la vis rayonner pour la dernière fois.

Ensuite, Madeleine murmura: « Attention! » sans raison très valable. Son cousin venait d'apparaître par la porte à tambour. Nous n'avions guère à redouter de lui. Pourtant, je me levai.

— Il faut que je vous quitte, dis-je à la jeune fille.

Elle essaya de me retenir et je m'émerveillai du pouvoir qui m'était venu, ce soir-là, d'accrocher tant de personnes inconnues. L'intuition, toutefois, me dicta qu'il ne fallait pas tenter le sort. Très à l'aise entre les tables, broyant des doigts, le cousin serait sur nous d'un instant à l'autre. Je précipitai la séparation.

— J'ai une adresse où vous écrire, jeta Madeleine en désignant le sigle de l'éditeur, tatoué sur la couverture du livre. N'oubliez pas de me répondre.

En un éclair furtif, l'arrière-pensée m'effleura que je n'étais peut-être pas aimé pour moi-même.

Pour asseoir ma silhouette, j'étais allé retrouver Merguez A distance, j'assistai à la jonction du cousin et de la cousine. Il me sembla qu'ils commentaient leur trahison mutuelle. Madeleine ouvrait et refermait son livre. Prêtant l'oreille, au prix d'un effort quasi divinatoire, je perçus que l'autre lui demandait:

— Abel... qui est-ce Abel?

— Là-bas, souffla Madeleine avec un mouvement du menton en direction du groupe que nous formions.

— Quoi! Merguez...

— Tout juste, répondit la jeune fille, c'est un être d'une délicatesse exceptionnelle et je suis très contente.

— Mes félicitations, dit le cousin, mais, si tu le permets, je vais te raccompagner. A partir d'une certaine heure, j'ai le sens de mes responsabilités.

Sur quoi, ils disparurent après nous avoir décoché de menues politesses à partager.

— Pour le coup, dit Merguez, qu'est-ce que vous prenez?

Je n'avais pas assez mangé. Je prétendis qu'un œuf dur me distrairait. On me passa volontiers ce caprice. Cependant que je brisais la coquille d'un geste qui m'est familier, Merguez se frappa soudain le front, si bien que les deux bruits se confondirent.

— Je sais maintenant où je vous ai vu, rugit-il. Vous étiez au restaurant, tout à l'heure, sur le zinc.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. C'est là aussi que je vous ai vu.

— Mais, dans l'existence, qu'est-ce que vous faites? reprit-il en pointant un doigt vengeur vers mon gilet.

— Je bricole dans un contentieux d'assurances.

J'avais à peine achevé cette phrase que Merguez, poursuivi par un maître d'hôtel qui l'obligea à régler ses consommations sur le trottoir, entraîna dans sa mâle fureur Mme Chargeur dans la maison de rendez-vous la plus proche et fit ainsi un heureux de plus dans la soirée.

Le quatrième bonheur de cette histoire fut celui de Merguez lui-même, lorsqu'il reçut chez son éditeur une lettre postée dans la Haute-Vienne, où une demoiselle ignorée lui révélait qu'il était beau. Le cinquième bonheur fut, une nouvelle fois, celui de Madeleine, quand Merguez, par gratitude, lui répondit, sans trop y croire, que ses poèmes étaient bons. Le sixième bonheur fut celui de l'éditeur qui publia leur correspondance, échelonnée sur plusieurs mois, véritable chant alterné des amours impossibles, qui devait connaître un retentissement de curiosité.

C'est d'ailleurs à travers ces lettres, un miel pour l'amateur, que je pus reconstituer le miracle de cette nuit de Noël, où quatre solitaires subirent l'aimantation d'un malentendu plus fécond qu'une grâce.

Mais de telles aubaines ne se présenteront plus. A trente-cinq ans, le cousin, chargé de mission dans le cadre du Marché commun, s'est enfin décidé à se faire opérer. Jusque-là, ses interventions introduisaient une pagaille déplorable dans les colloques qui se tiennent autour des tapis verts.

Antoine Blondin, *Quat'saisons*, Paris, Robert Laffont, 1991, coll. « Bouquins », pp. 680–699.